



L'amazone de l'art brut

Martine Lusardy

Directrice de la Halle Saint-Pierre à Paris

Martine Lusardy ne reçoit pas dans son bureau mais au café de la Halle Saint-Pierre, sous les grandes verrières du pavillon de style Baltard, à Paris. Malgré le vent glacé qui s'engouffre dans les ruelles de Montmartre en ce jour d'hiver, le lieu est bondé d'un public de tous âges. « *L'exposition du moment, consacrée à l'art brut japonais, ne désemplit pas* », se réjouit la directrice.

À la tête d'une équipe d'une quinzaine de personnes, où la polyvalence est reine, Martine Lusardy, 64 ans, est sans cesse en mouvement. Quand elle ne travaille pas au commissariat des prochaines expositions, elle assure volontiers l'accueil ou tient la librairie : « *Ici, il n'y a pas de murs, tout est visible. C'est un lieu ouvert où la pensée circule. J'aime échanger avec les visiteurs. Comme 80 % de notre budget dépend des entrées, on essaye de répondre à l'attente du public, sans être démagogiques.* »

Soirées littéraires autour du surréalisme, conférences sur les formes de création alternative, vente destinée à soutenir de petits éditeurs indépendants ou présentation de travaux réalisés dans des ateliers d'art-thérapie... Martine Lusardy a fait de la Halle Saint-Pierre un lieu vivant, le seul à Paris dédié à l'art brut. Dotée d'un fonds unique, riche en revues spécialisées et en livres d'artistes,

sa librairie est devenue un centre de ressources et de documentation prisé des collectionneurs comme des universitaires.

Qui aurait pu imaginer un tel succès quand Martine Lusardy a pris les rênes de l'établissement, en 1994 ? « *Jean-Jacques Aillagon, alors directeur des affaires culturelles de la mairie de Paris, pensait que j'allais couler le lieu en un an. Le déficit était énorme. Je n'avais ni projet, ni formation de gestionnaire, seulement un diplôme de médiatrice culturelle.* »

Ancien marché puis école, la Halle abrite alors un centre culturel pour enfants (animé par les équipes du Musée en herbe) et le Musée d'art naïf Max-Fourny, doté d'une collection médiocre. « *Ce sont les libraires Pascal Hecker et Laurence Maidenbaum qui m'ont mise sur la voie de l'art brut, cousin de l'art naïf. Ils avaient la documentation et les contacts, je n'avais rien à perdre, j'ai tout osé* », se souvient-elle.

Fin 1995, l'exposition inaugurale intitulée « Art brut et compagnie » réunit, pour la première fois en France, cinq ensembles majeurs : la Collection de l'art brut de Lausanne, héritée de Jean Dubuffet, l'Aracine, la Fabuloserie, le Petit Musée bizarre et les Collections Cérès-Franco. Le succès critique et public est immédiat : « *C'était magique : j'avais comblé le déficit et trouvé une identité au lieu !* » Suivront une soixantaine d'expositions explorant les multiples facettes de l'art brut, notamment sous divers horizons (Brésil, États-Unis, Haïti, Australie...).

« *Martine Lusardy a su ouvrir la Halle à d'autres marges, comme l'art singulier qui rassemble des artistes en dehors du système ou la pop culture* (1). C'est une amazone qui a

de bonnes intuitions et n'hésite pas à prendre des risques », salue sa collègue Laurence Maidenbaum. Il fallait en effet une certaine audace pour obtenir des prêts internationaux à une époque où l'art brut n'avait en France qu'un public confidentiel, ou pour exposer en 2001 les vieillards aux sexes béants peints par Jean Rustin.

« *L'art brut dérange toujours autant*, constate Martine Lusardy. *La pulsion à l'œuvre, irrépressible, parfois violente, peut mettre mal à l'aise. On est parfois happé par le vide ou, à l'inverse, coincé dans la toile par le trop-plein du dessin.* »

Cette tolérance à l'autre, cette ouverture d'esprit, Martine Lusardy les a sans doute héritées des épreuves de l'enfance. Fille d'un agriculteur pied-noir, mystérieusement disparu (probablement assassiné) alors qu'elle n'avait que 8 ans, elle a connu l'exil à l'heure de l'indépendance algérienne et la morsure des préjugés : ses nouveaux camarades de classe la traitaient de « *sauvage* » parce qu'elle savait grimper aux arbres.

« *Mon expérience d'être déplacée, "pas à ma place", fut une force pour diriger la Halle Saint-Pierre et défendre son caractère atypique contre vents et marées* », assure-t-elle. Et si elle déplore encore un certain mépris des politiques, l'art brut a acquis aujourd'hui une indéniable reconnaissance. Le beau livre qu'elle vient de diriger aux Éditions Citadelles & Mazenod (2) en témoigne avec brio.

Cécile Jaurès

(1) Au printemps aura lieu la quatrième édition de « Hey! Modern Art & Pop Culture », rendez-vous de créateurs hors normes.

(2) L'Art brut, 608 p., 69 €.



Son inspiration. La pensée d'Édouard Glissant

« Le roman d'Édouard Glissant, *Le Quatrième siècle*, qui donne la parole aux marrons (esclaves fugitifs), est une longue remontée dans l'imaginaire caribéen, souligne Martine Lusardy. Dans une langue violente, travaillée par la vitalité de l'oralité, il éclaire le mé-

tissage complexe qui a formé l'identité antillaise. Le livre porte toutes les préoccupations du poète et philosophe autour de la « *créolisation irréversible du monde* », de cet « imprévisible » né de l'élaboration d'entités culturelles inédites. Utilisant la métaphore végétale du

rhizome, dont les racines poussent à la rencontre d'autres racines, sans les tuer, Édouard Glissant construit une poétique de l'« *identité-relation* », où chacun doit composer avec l'autre. Ses concepts renouvellent les outils qui permettent de penser le monde. »



Martine Lusardy
a fait de la Halle
Saint-Pierre un lieu
vivant, le seul
à Paris dédié à l'art
brut. Halle Saint-Pierre



Depuis un quart de siècle, cette ancienne médiatrice culturelle se démène pour faire rayonner les formes marginales de l'art et mettre en valeur des artistes souvent oubliés des institutions.